

N O O N M O O N

DU MÊME AUTEUR

Musc

Albin Michel, 2000

Moore le Maure

Albin Michel, 2001

Le Système Boone

Albin Michel, 2002

Le Muezzin de Kit Kat

Albin Michel, 2004

Et le coucou, dans l'arbre, se rit de l'époux

Albin Michel, 2005

Le Vrai Cul du Diable

Le cherche midi éditeur, « Styles », 2009

Percy Kemp

NOON MOON

Le mercredi
des Cendres

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-111713-4

© Éditions du Seuil, février 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Avertissement

Quoique ce roman soit une œuvre de fiction, les ressemblances avec des personnages réels et les similitudes avec des événements passés, présents et à venir ne sauraient être fortuites.

*À tous ces émules de Kim qui, encore aujourd'hui,
se trompent de combat et d'ennemi.*

*Aux mânes de Christine Pertus,
la plus delphienne des profs de grec.*

Oh, ces conteurs d'histoires ! Ils n'iront pas vous écrire quelque chose d'utile, d'agréable, d'attendrissant, non, c'est tout le dessous de la terre qu'ils vous retournent ! Non, je leur interdirlais d'écrire ! Non, mais à quoi ça ressemble : vous lisez... malgré vous, vous vous mettez à réfléchir et là, toutes sortes de bêtises vous entrent dans la tête ; je vous jure, je leur interdirlais d'écrire ; tout simplement, voilà, j'interdirais.

Prince Vladimir Fedorovitch Odoïevski,
« Le Mort vivant ».

1

Le cafard avait escaladé la plante de son pied à la faveur de l'obscurité. Juché sur le promontoire que lui offrait son gros orteil, il faisait jouer ses antennes, balayant l'espace, évaluant les dangers. Lorsqu'il dévala l'autre versant et s'engagea sur l'arête du tibia, Zandie releva péniblement la tête, espérant ainsi le garder dans sa ligne de mire. Il le vit s'attarder sur les taches maculant le bas de son pantalon. Quand, de salissure en salissure, l'insecte atteignit son genou, il tenta un mouvement pour l'éjecter d'un coup. Mais les fers qui lui enserraient les chevilles, les arrimant l'une à l'autre et les deux aux barreaux du lit, s'incrustèrent dans ses chairs et c'est à peine s'il réussit, à ce prix, à faire vaciller le cafard sur ses pattes. Ce dernier poursuivit donc tranquillement sa route. Ayant remonté le long de son pantalon en suivant les vestiges d'un pli de teinturier faisant office de ligne de crête, il finit par atteindre son ventre dénudé. Sa nudité et tout ce qu'il imaginait comme vulnérabilité le décidèrent finalement à jouer son va-tout. Il se cambra alors de manière à pouvoir, d'un coup de reins, envoyer le cafard valser sur le plancher. Mais là encore, les fers, en mordant cruellement dans ses chairs, l'empêchèrent d'arriver à ses fins. Le cafard demeura de marbre. À croire que son instinct lui avait soufflé que, loin d'être un coup de semonce, cette pitoyable tentative résumait toutes les possibilités de celui qui voyait en lui un ennemi.

Ce cafard-là, il l'avait déjà vu, sinon lui, du moins son frère jumeau, courir sur le mur comme sur le plafond des centaines de

fois. Mais c'était la première fois qu'il poussait l'audace jusqu'à grimper sur lui. À présent, ils se toisaient de part et d'autre du col de sa chemise maculée et le spectacle qui s'offrait à lui ne faisait que confirmer ce que ses tripes nouées depuis un moment lui disaient : ce cafard ressemblait affreusement à celui, gigotant, que cette brute de D'Arcy dont il avait été le souffre-douleur à Jourdelay avait longuement promené devant ses yeux avant que de le lui écraser sur la bouche parce que, ce matin-là, ses chaussures n'avaient pas assez brillé à son goût. C'était il y a longtemps de cela. Zandie était âgé d'à peine douze ans à l'époque, mais la vue de ce cafard se promenant impunément sur son corps l'avait ramené des années en arrière, ravivant en lui le même sentiment d'impuissance, la même sensation d'humiliation et le même dégoût profond qu'il avait alors ressentis et qu'il avait par la suite bêtement reconduits en courant lire l'article que l'encyclopédie consacrait aux blattes, cancrelats et autres cafards.

Ce cafard le terrorisait tant qu'il en oubliait les fers qui l'entraînaient, sa situation désespérée, la mort qui rôdait, et même les élancements qui parcouraient ses membres endoloris et les escarres qui marbraient sa peau meurtrie. En vain tenta-t-il, espérant conjurer la peur que le cafard lui inspirait, de parier sur la direction qu'il prendrait. Pair ou impair ? (Prendra-t-il à droite ou à gauche ?) Rouge ou noir ? (S'arrêtera-t-il sur cette tache de sang ou sur cette autre, de crasse ?) Manque ou passe ? (S'arrêtera-t-il là ou ira-t-il plus avant ?) Il essayait, mais rien n'y faisait : le cafard refusait obstinément de se muer en la petite boule porteuse d'espoir qu'il aurait voulu faire de lui et il voyait bien maintenant qu'il s'enfonçait dans les mêmes noires pensées que jadis à Jourdelay.

À défaut de secouer le cafard, il décida d'essayer de se secouer lui-même comme il le faisait chaque jour – et même plusieurs fois par jour – depuis qu'on l'avait capturé. Si tu regardes le présent avec les yeux du passé, se dit-il donc, tu ne verras plus le présent, tu ne verras plus le vivant. Si tu regardes aujourd'hui avec les yeux d'hier, tu te condamnes à ne jamais percevoir ce qui est vraiment. Ce n'est pas parce que, statistiquement, plus la libération d'un otage tarde plus ses chances d'être libéré s'amointrissent

que tu ne seras pas libéré. Ce n'est pas parce que tes ravisseurs cagoulés ressemblent étrangement à ceux qui décapitent des étrangers devant une caméra de télévision que tu seras, toi, décapité. Ce n'est pas parce que certains de tes compatriotes ont été enlevés ici et exécutés que tu seras, toi, exécuté. Ce n'est pas, se dit-il finalement, parce que ce cafard-là est la copie conforme de celui dont tu gardes le goût fétide dans la bouche qu'il va maintenant venir s'écraser contre tes lèvres et tes dents. Fais un effort d'amnésie, se disait-il, oublie D'Arcy et son cafard, oublie Jourdelay, oublie ce grenier encombré de malles abandonnées par des générations successives de collégiens où, l'espace d'un instant qui t'a semblé une éternité, ton tortionnaire t'a retenu prisonnier. Qu'aurait fait Kim ? Kim aurait gommé le passé pour ne se fier qu'à ce que ses seuls sens lui disaient. Fais comme Kim, que diable ! Où es-tu, réellement ? Réellement, tu entends ? Es-tu vraiment à Jourdelay ? Non. Que vois-tu ? Vois-tu vraiment le cafard de D'Arcy ? Non. Que sens-tu ? Sens-tu vraiment l'odeur d'excréments, de crachats, de matières organiques putréfiées et de cadavres d'insectes en décomposition dont l'encyclopédie te dit qu'un cafard se nourrit ? Non, bien sûr que non. Vois-tu même un cafard ? Tout ce que tu vois, en fait, tout ce que tu vois *réellement*, c'est un être ovale, grand d'un centimètre et demi, de couleur bronze et zébré de deux stries foncées sur les côtés. Cet être-là est juché sur des pattes filiformes et il est muni de petites ailes, de fines antennes et d'un minuscule broyeur à l'avant du crâne. Un insecte, assurément, mais, cet insecte-là en particulier est-il déjà venu s'écraser sur ton visage ? Bien sûr que non. Alors, pourquoi cette envie de vomir ? Pourquoi cette nausée ? Pourquoi tant de dégoût ? Ton dégoût n'est pas réel, il est psychologique. Il n'a rien à voir avec le petit être qui est devant toi. Ton dégoût se nourrit du souvenir que tu gardes de quelque chose qui s'est passé il y a près de quinze ans. Quinze ans ! Tu n'as pas besoin de cela. Tu peux effacer cela de ta mémoire.

Se reprenant, il s'efforça de tout oublier et, l'espace d'un instant, il y parvint. L'espace d'un instant seulement car, l'instant d'après, l'image du cafard de D'Arcy faisait à nouveau irruption

dans ses pensées, recouvrant impérieusement le petit insecte particulier, différencié, que ses yeux, pourtant, lui montraient. C'est que, vu d'aussi près, cet insecte-là ressemblait à s'y méprendre au cafard de D'Arcy et, s'il n'avait pas su que ce cafard-là avait péri des années auparavant en s'écrasant contre sa bouche dans un bruissement de vieux parchemin qui s'émiettait, il aurait juré que c'était le même. Ne regarde pas le présent avec les yeux du passé, se dit-il encore une fois. Si tu fais cela, tu ne verras plus le présent, tu ne verras plus le vivant, tu ne verras plus ce qui advient. Il se répétait cela comme un mantra, mais ce qui semblait convenir si bien lorsqu'il s'agissait pour lui de conjurer la peur qu'il pouvait avoir de la souffrance et de la mort, faisait moins bien son affaire lorsqu'il s'agissait de surmonter sa révulsion devant les cafards. Qui a dit que qui pouvait le plus pouvait le moins ? Il avait beau être pouilleux et en haillons, et voir, depuis des semaines, grouiller autour de lui mouches, moustiques, araignées et même quelques scorpions, dès qu'il s'agissait de cafards sa mémoire se faisait tyrannique et il ne voyait plus devant lui que le visage hideux et ricanant de D'Arcy.

Incapable de déconstruire cette image, il eut recours à un nouveau subterfuge : il entreprit de la contrer par une autre. Ce cafard, se disait-il maintenant en puisant dans ses lectures, n'est ni le cafard de D'Arcy ni même un cafard. À bien y réfléchir, se disait-il, ce pourrait être là le coléoptère vésicant vert doré de l'oncle Oswald et, comme tel, il ne se nourrit ni de crachats ni d'excréments, mais des feuilles du hachab, un arbre qui pousse au Soudan. Ignorant tout du débat identitaire dont il faisait l'objet, le petit insecte, lui, cheminait tranquillement vers son cou. Il se déroba ainsi à son regard et, plus Zandie avait peine à le voir, plus l'image du cafard de D'Arcy prenait chez lui le dessus sur celle du coléoptère de l'oncle Oswald de Roald Dahl. Elle était sur le point de l'emporter quand la lumière se fit et que la porte s'ouvrit. Le cafard fila alors dare-dare, et lui détourna son regard. Le cafard s'était conduit de la sorte parce que, lucifuge, il n'avait nullement apprécié qu'on ait allumé. Quant à lui, il s'était conduit de la sorte parce que dans son cœur le dégoût avait cédé la place à la peur. Car une fois passé le premier

moment d'éblouissement il avait pu percevoir, à la lumière crue de l'ampoule nue, que nulle cagoule ne recouvrait le visage du nouveau venu qui se tenait maintenant en haut de l'escalier menant à sa cellule.

« Ne craignez rien, lui dit cependant ce dernier quand il eut refermé puis verrouillé la porte derrière lui. Ne craignez rien, lui répéta-t-il en descendant les marches, ce n'est pas ce que vous croyez. »

Son visiteur semblait lire dans ses pensées. Dans son cœur, la valse des sentiments continuait. À la peur, qui avait remplacé le dégoût, venait de succéder la honte : honte d'avoir affiché sa peur ; honte, aussi, d'avoir cédé au conditionnement qui voudrait qu'un otage ayant vu le visage de ses ravisseurs ait peu de chances de s'en sortir vivant. Et cette honte-là lui fit redresser la tête de manière défiante. Son regard croisa alors celui d'un homme de grande taille aux cheveux blancs, au nez busqué surplombant une épaisse moustache noire, qui s'avancait vers lui en souriant. Pas un mot, se dit-il. Ne demande aucune explication. N'affiche aucune indignation. Ces gens-là ne t'ont pas enlevé et ne te maintiennent pas davantage prisonnier pour ce que tu as pu faire, ni même pour ce qu'ils croient que tu as fait. Ils te séquestrent pour ce que tu es et ce que tu es est évident. Ce que tu es se voit sur ta peau et ton visage, se reconnaît à ton nom, s'entend à ton accent. N'essaie pas de nier, se disait-il. Il n'y a rien à nier parce que tu ne peux pas nier ton essence et c'est uniquement à cause de cela que tu te trouves là. Il n'y a aucune autre explication à demander, aucune autre raison à donner.

« Pour tout vous dire, ils auraient bien aimé vous couper la tête et vous filmer par-dessus le marché, lui disait à présent son visiteur en sortant une clef de sa poche. J'ai eu toutes les peines du monde à les convaincre que ce ne serait pas là une très bonne idée. Ce sont des Arabes, voyez-vous, et la subtilité n'a jamais été le fort des Arabes. Ce n'est pas comme les Iraniens. Eux, la subtilité, ils ne font pas que la pratiquer : ils l'ont pour ainsi dire inventée. Je pense souvent qu'ils ne se différencient pas tant de leurs coreligionnaires arabes par la langue ou le dogme, que par la subtilité. »

Il vint se placer derrière lui et fit tourner la clef dans les fers qui lui entravaient les mains. Revenu de sa première surprise, Zandie s'attendait à présent à ce qu'il lui déliât aussi les pieds. Voyant qu'il n'en faisait rien et que, penché sur lui, il continuait de le regarder, il fut tenté de faire un mouvement dans sa direction pour le neutraliser et s'emparer de ses clefs. Mais il recevait trop de signaux contradictoires. Cet homme-là, se disait-il, était-il un ami ? Sans doute pas. Ses ravisseurs ne lui avaient-ils pas permis d'arriver jusqu'à lui sans coup férir ? Ne détenait-il pas la clef de cette porte qui le séparait de la liberté ? N'avait-il pas aussi celle de ses fers, pourtant ne refusait-il pas de lui délier les pieds ? Cet homme, se disait-il, n'était pas vraiment un ami. Mais était-il pour autant un ennemi ? Peut-être pas. N'était-il pas le premier à daigner lui parler ? Ne le faisait-il pas dans sa langue ? Ne lui avait-il pas souri ? Ne s'était-il pas gentiment moqué, mais tout de même moqué de ses ravisseurs ? Et, parlant d'eux, n'avait-il pas employé la troisième personne plutôt que la première, disant « ils » plutôt que « nous » ? Sans compter que son arrivée inopinée l'avait débarrassé du cafard de D'Arcy. Cet homme-là, conclut-il, n'est pas tout à fait un ennemi, mais ce n'est pas non plus un ami. Et que fait-on lorsqu'on est en présence de quelqu'un qu'on ne peut identifier ni comme un ami ni comme un ennemi ? On ne fait rien. On attend. Zandie attendit donc. Cependant, il continuait à penser à ce qu'il pourrait faire, à présent qu'il avait les mains libres, pour s'évader.

« Au cas où vous voudriez tenter quelque chose, lui disait maintenant l'autre, je préfère vous avertir que les fous furieux qui souhaiteraient vous couper la tête sont toujours derrière cette porte. »

Décidément, cet homme lisait en lui comme dans un livre ouvert. Cet ami/ennemi, se dit-il, excelle dans l'art de souffler le chaud et le froid. Il n'arrivait pas à placer son accent. Finalement, il se mit en position assise et entreprit de se frictionner les membres inférieurs.

« La nature, lui dit alors l'autre en venant se placer en face de lui, a mis le plaisir dans un bien curieux rapport avec son contraire, la douleur. Quand l'un se présente, l'autre aussitôt

suit. Vous voyant prendre autant de plaisir à vous masser les jambes, qui doivent être bien douloureuses, je me suis rappelé ce mot de Socrate. »

Le mot de qui ? Il devait avoir mal compris.

« Vous avez bien fait du grec et du latin, non ? Vous avez bien lu le *Phédon* ? »

Zandie était si surpris qu'il faillit rompre son vœu de silence.

« Il est vrai que vous avez, depuis, changé votre fusil d'épaule. Mais tout de même pas au point d'en oublier votre Platon. »

Il avait donc bien compris, cependant il ne comprenait toujours pas : un terroriste islamiste qui lisait Platon et citait Socrate ?

« Je trouve bien triste que les jeunes gens d'aujourd'hui ne soient plus attirés par les études classiques. Nous avons tant à apprendre des Anciens, tant de choses qui nous aideraient à mieux comprendre notre monde si... chaotique... Mais je digresse... Je vous disais donc que lorsque les Onze – qui, comme on vous l'a appris, avaient la surveillance des prisons à Athènes et y faisaient exécuter les sentences – signifèrent à Socrate qu'il mourrait ce jour-là, ils le firent délier afin qu'il puisse se préparer à son trépas. » Il s'interrompit et fit un geste rassurant de la main. « Ne vous alarmez pas. Ce n'est pas pour vous signifier votre arrêt de mort que j'ai défait vos liens. Je ne fais d'ailleurs pas partie des Onze et vous, vous n'êtes pas Socrate. Pour tout vous dire, lorsque je vous ai vu, c'est surtout à Alcibiade que j'ai pensé. » Il se tut et le fixa longuement. Dans le silence total de cette prison, on pouvait entendre sa respiration, lente, profonde, égale. Sa rêverie prit ensuite fin aussi subitement qu'elle était apparue. « C'est alors que Socrate, se frottant la jambe, eut ce mot devant ses compagnons. Car dans sa jambe, à cause de la chaîne qui l'avait entravée, il y avait eu la douleur et, à présent qu'il la massait, venait à sa suite le plaisir. Socrate en concluait que douleur et plaisir étaient deux corps liés à une seule tête. »

Ne te laisse pas piéger, se dit Zandie en détournant son regard, cet homme-là cherche à te perturber. Ne te laisse pas prendre, il s'agit d'une pièce bien rodée. Tout cela est un jeu, se disait-il.

Un jeu dont il est le seul à connaître les règles. Ne lui donne pas l'occasion de t'y embarquer.

« Mais je vois bien que ce radotage de vieux monsieur gâteux ne vous intéresse guère, Zandie. »

S'il avait tantôt été surpris à l'évocation du nom de Socrate, à l'entendre maintenant s'adresser à lui en l'appelant par ce nom, il était bouleversé. Il s'efforça néanmoins de ne rien en laisser paraître. Garde le silence, se disait-il, ton silence est ton bouclier. Tel un bouclier, il te protège et protège ton compagnon de gauche, tout comme celui de ton compagnon de droite te protège, toi. Ne romps pas la chaîne. Garde le silence. Protège les autres et tu n'en seras que mieux protégé en retour.

« Cela fait longtemps, n'est-ce pas, qu'on ne vous avait plus appelé de ce nom-là. »

Cet homme l'étonnait à chaque mot qu'il prononçait.

« Je sais qu'une certaine personne – une personne pour qui vous avez beaucoup d'affection – vous appelle toujours ainsi. Je sais que c'est là votre petit secret. Quelque chose que vous ne partagez avec personne. »

Il le déstabilisait constamment.

« Et si je sais cela, Zandie, alors nous devons en conclure, n'est-ce pas, que je sais pratiquement tout ce qu'il y a à savoir à votre sujet. »

Si tu es contraint de répondre à ses questions, varie tes réponses, se disait-il. N'utilise jamais les mêmes mots ni les mêmes tournures de phrase. De petites incohérences valent mieux qu'une grande cohérence. La cohérence vaut préparation, elle vaut entraînement. Trop de cohérence vaut mensonge.

« Croyez cependant que ce n'est pas pour vous impressionner ni pour prendre un avantage sur vous que je vous raconte tout cela. Vu votre situation et la mienne, vous comprendrez que je n'en aie nul besoin. Non, si je vous dis cela, c'est parce que, sachant absolument tout sur vous, j'estime qu'il est équitable que vous sachiez à votre tour absolument tout à mon propos. »

Ayant pris une chaise qui traînait dans un coin, il la plaça près du lit et s'y assit.

« Je m'appelle Agaïev, Alik Agaïev », dit-il en sortant de la poche de sa saharienne un immense chapelet, un chapelet musulman de prière aux grains ambrés sertis de petites incrustations argentées.

Agaïev ? Un Russe ? Un Tchétchène, peut-être ?

« Je suis né dans une grande et belle maison surplombant un petit village situé à l'est de Soukhoumi, la capitale de l'Abkhazie... Vous connaissez l'Abkhazie ? »

Zandie ne répondit rien, même s'il savait pas mal de choses sur ce pays – si tant est, se disait-il, qu'on puisse appeler cela un pays. Des hordes d'islamistes caucasiens et transcaucasiens, dont le célèbre Chamil Bassaïev, avaient jadis fait le déplacement jusque-là pour appuyer les séparatistes locaux contre les Géorgiens soutenus par les Occidentaux. Ainsi, se disait-il, cet Agaïev, tout lecteur de Platon qu'il était, n'en appartenait pas moins à l'Internationale islamiste terroriste ; il n'en était pas moins un membre de la Confrérie.

« Il faut dire, poursuivait ce dernier, que l'Abkhazie est un tout petit pays. Moins de neuf mille kilomètres carrés. Ce n'est pas beaucoup, et les Abkhazes racontent volontiers une très belle histoire à ce propos. À les en croire, lorsque Dieu créa la terre, Il alloua à chaque nation un territoire en fonction de son mérite et de son importance. Or il se fit que le chef des Abkhazes arriva chez Lui en dernier. "Où étais-tu donc quand je distribuais les terres aux différentes nations, lui demanda le Très-Haut, je n'ai plus rien pour toi ! – Seigneur, répondit le chef abkhaze, il m'était impossible de venir plus tôt car nous recevions des invités et ne pouvions déceimment les laisser s'en aller avant de nous être pleinement acquittés des devoirs de l'hospitalité." Pour récompenser comme il le fallait une telle générosité, Dieu lui accorda alors le petit paradis sur terre qu'Il s'était réservé : l'Abkhazie... C'est une belle histoire, n'est-ce pas ? »

Zandie continuait de se taire et se frictionnait toujours les mollets en évitant de le regarder.

« Toujours est-il que c'est là-bas, dans ce petit pays montagneux des rives orientales de la mer Noire coincé entre la Russie et la Géorgie, que je suis né. C'était il y a longtemps de cela.

Trop longtemps, me dis-je parfois. Le 29 février 1940. Je n'ai aucun souvenir de mon père. Tout ce que je sais de lui – tout ce que mon grand-père m'en a dit, en fait –, c'est qu'il serait mort en héros au mois de décembre 1941 en défendant Moscou contre les fascistes allemands. Quant à ma mère, enfant déjà c'est à peine si je me souvenais d'elle. Je n'avais pas cinq ans lorsqu'elle disparut. » Il se tut. « Maintenant que j'y pense, vous aussi, passé l'âge de cinq ans, vous n'avez plus revu votre mère. »

Entendant cela, Zandie s'interrompit brutalement et ses mains restèrent comme rivées à ses chevilles. Puis il sembla prendre conscience de l'émotion qu'il affichait et, voulant donner le change, il abandonna ses jambes pour porter son attention sur ses bras.

« À la mort de mon père, ma mère s'était enrôlée dans le régiment de blindés où il s'était illustré. Rejoignant les glorieux tankistes de la glorieuse armée Rouge, elle s'en fut chercher sa vengeance et l'arracher aux Allemands aux portes de Berlin. Elle n'y survécut d'ailleurs pas. Survit-on jamais à son propre ennemi ? Mais sans doute mourut-elle satisfaite. Venger son époux était plus important à ses yeux que s'occuper de son enfant. Avant d'être une mère, ma mère était, semble-t-il, une femme amoureuse. Un peu comme la vôtre, Zandie. »

Ce dernier faisait celui qui n'avait rien entendu et continuait de se masser les bras et les poignets.

« J'ai été élevé par mon grand-père paternel. Mon grand-père vous aurait plu, Zandie. Un personnage haut en couleur. Un peu comme votre père. Il appartenait à une famille de la noblesse musulmane qui avait décidé de demeurer en Abkhazie après la conquête russe du Caucase. À la Révolution, il fut l'un des rares musulmans abkhazes à prendre fait et cause pour les bolcheviques. Il avait lu Rousseau et Diderot, voyez-vous, il rêvait d'un nouveau siècle des Lumières qui viendrait éclairer la mer Noire. Au printemps de 1918, il se battait donc aux côtés des milices paysannes contre ceux de sa propre classe. Durant l'été de la même année, lorsqu'un corps expéditionnaire turc tenta de débarquer, il se battit avec les Russes contre ses coreligionnaires.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2010. N° 98832 (00000)
Imprimé en France